

Workshop de la solitude

Paul Rapp

**Workshop
de la solitude**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12708-8

Goldman S.A.

Je découvre ma convocation un matin, entre une brochure promotionnelle et une carte postale des îles Fidji. Un courrier bref, quelques lignes seulement. Prière de me rendre en salle de réunion demain à dix-sept heures. Rapport à ce qui s'était passé à Zurich. Ci-joint, ordre du jour, liste des membres du comité d'entreprise, veuillez agréer, salutations distinguées. Et c'est signé : M. Goldman, président-directeur général.

Tant que j'évolue en dehors de la salle de réunion, Zurich n'existe pas. Du moins, tout cela me paraît lointain, irréel. Dans le bus, j'observe les passants lutter contre les bourrasques de neige et je repense à la carte postale envoyée par ma mère. Dans son souci permanent de communication (« Je dis à mon fils tout ce que je fais »), elle avait laissé son écriture envahir tous les coins de la carte, ne laissant à Jean-Hugues qu'une maigre ouverture, une brèche dans sa profusion verbale.

C'est seulement lorsque j'entre dans la salle de réunion et que je découvre les visages fermés des membres du comité que tout me revient avec violence.

Les camarades sont disposés de part et d'autre de la grande table, englués dans un silence épais. Sur la table, quelques gobelets en plastique et une bouteille de jus d'orange. Au fond de la salle, dans un coin sombre, une fontaine à eau réfrigérée et un faux sapin de Noël ; une guirlande éteinte pend entre ses branches.

On s'adresse enfin à moi. M. Lecoq me demande de m'asseoir en bout de table. À l'autre extrémité, c'est la place de M. Goldman. Le président doit arriver dans quelques minutes.

Sur le mur, un poster : « Ambition, flexibilité, synergie : j'aime mon entreprise », avec un type en costard affichant un sourire éclatant. Ça me rappelle, du temps de mon adolescence, le bureau du conseiller principal d'éducation dont les murs étaient couverts de messages de prévention absurdes qu'on se forçait à lire pour tuer le temps. Je me demande si le type du poster travaille réellement en entreprise, et si oui, ce qu'il en pense vraiment – s'il aurait utilisé les mêmes mots : « flexibilité », « synergie ». La photo l'avait figé en quarantenaire arrogant ; maintenant, il devait bien avoir quelques rides et des cheveux blancs. Je me demande où est ce type aujourd'hui, quelle est sa vie ; il est probable qu'il n'ait jamais approché le monde de l'entreprise, et qu'il ne maîtrise même pas le sens du mot « synergie ». Peut-être est-il à l'heure actuelle aux îles Fidji avec ma mère : il a l'âge de Jean-Hugues, il peut être Jean-Hugues. Je sais peu de choses de Jean-Hugues, sinon qu'il est

plus jeune qu'elle, qu'il travaille « dans la vente » et qu'il est « quelqu'un de bien ». J'ai demandé à ma mère ce qu'elle entendait par « quelqu'un de bien ». Elle s'est contentée de sourire.

Je pense encore à ma mère aux îles Fidji, ma mère étendue sur la plage, ma mère et sa capeline offerte pour son anniversaire – est-ce que Jean-Hugues saura que c'est moi qui lui ai offert cette capeline ? –, ma mère jouissant d'un bonheur accompli, quand tout à coup M. Lecoq tousse bruyamment. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Il dit « Bien », se racle la gorge, puis de nouveau « Bien ». Il constate avec un semblant de sourire que nous sommes tous venus et ajoute que M. Goldman ne devrait désormais plus tarder.

Dans la salle de réunion règne un silence épais. Zurich flotte dans l'air, mais Zurich n'a pas encore été prononcé ; je pouvais encore nourrir l'espoir (idiot) que l'ordre du jour ne concernerait pas mon cas et que j'étais seulement ici en qualité de *représentant du personnel* – alors qu'en réalité, je n'avais jamais été le représentant de quoi que ce soit.

Au bout d'un temps, M. Lecoq se lève (« Il fait chaud, ici »). Il s'approche du radiateur, bidouille quelques boutons. En vain. Dehors, la neige fouette les vitres.

Parmi les membres du comité, je reconnais M. Diaz, le représentant syndical. Il tient son poing appuyé contre son front, dissimulant partiellement des yeux bouffis. Dans l'assemblée silencieuse, on distingue nettement sa respiration caverneuse.

Je le connais peu. En sa présence, je cherche tout le temps mes mots. Je crois que mon malaise l'embarrasse et qu'à chaque fois qu'il se trouve forcé de me parler (dans un espace étroit comme un couloir), il ne sait jamais quoi faire de moi. Il s'en tire en m'informant brièvement des prochaines heures d'informations syndicales et je le libère en lui répondant simplement « D'accord ». Pour autant, ça ne m'a pas empêché d'éprouver de la peine quand j'ai appris la passe difficile qu'il traversait en ce moment. Je pense que pour un seul homme, cela fait beaucoup ; les lois naturelles ne devraient pas permettre qu'un individu ait à affronter autant d'épreuves d'un coup.

Ma mère est aux îles Fidji, accompagnée d'un homme que je ne connais pas, Jean-Hugues. Immédiatement, j'ai pensé, pourquoi les îles Fidji ? Qui a envie de partir dans des îles au nom aussi absurde ? Ajouté à cela, un type qui s'appelle Jean-Hugues. Jean-Hugues et Fidji, voilà tout le programme de ma mère, voilà les deux mots qui définissent la vie de ma mère en ce moment. Je n'ai rien contre Jean-Hugues, je ne le connais pas, c'est peut-être effectivement « quelqu'un de bien » ; mais

associer les noms Jean-Hugues et Fidji dans un même programme, je maintiens que c'est absurde.

Aux gens qui me demanderont, je dirai simplement que ma mère est « partie dans les îles avec un homme ». Cela me paraît amplement suffisant. De toute manière, toutes les îles se ressemblent, ainsi que tous les cinquantenaires mâles travaillant dans la vente.

Sur le mur qui me fait face, au-dessus du fauteuil vide du président, une horloge ; peut-être pour rappeler qu'ici, dans l'enceinte de l'entreprise, au coeur du quartier des affaires, indépendamment des lois de la cité au sein de laquelle nous avons élevé nos remparts, le PDG demeure le maître incontesté du temps.

Sous la cascade de lumière crue jaillissant des néons, le visage de M. Lecoq paraît plus pâle. Au plafond, un tube clignote en émettant un léger bourdonnement.

Dehors, le jour décline. Le contraste s'intensifie sur le visage de M. Lecoq. Des gouttes de sueur brillantes glissent sous ses paupières qu'il écrase d'un geste nerveux à l'aide d'un mouchoir.

Ma mère : « Ce voyage dans les îles va me faire du bien. »

Une idée fixe chez ma mère, depuis son départ à la retraite : *aller bien*. Profiter de la vie, penser à soi. Toute ma vie, a-t-elle défendu, j'ai travaillé pour

les autres, au service de la communauté. Maintenant, je vais prendre soin de moi.

Jean-Hugues, au coin de la carte : « Ce voyage fait beaucoup de bien à votre mère. Amicalement. »

M. Lecoq, dissimulé derrière la psychologue, se contorsionne pour entrer dans mon champ de vision et m'adresser un sourire : le président va arriver dans un instant, ce n'est plus qu'une question de minutes.

Je veux murmurer « Merci » mais aucun son ne sort de ma bouche, comme si les syllabes se décomposaient instantanément au contact de l'air.

Face au secrétaire, le DRH de l'entreprise, M. Koch, oppose un visage dur ; seulement quelques raclements de gorge polis, dans les mêmes tonalités aiguës qu'aux concerts, lorsque les violons se taisent et que tous les vieillards, en préparation du troisième mouvement, toussent, crachent et expulsent la morve collée au fond de leurs gorges. Il y a de la tenue chez M. Koch. En y pensant, il me paraît évident qu'il appartient à ce petit cercle restreint d'habitueés qui ont un abonnement Gold à l'auditorium. Je l'imagine bien patienter dans la file d'attente avec ses minuscules lunettes rondes, son écharpe rouge, son lourd manteau d'hiver et une femme en fourrure fardée comme un dindon lui tenant le bras.

Un jour, j'étais petit, ma mère m'avait emmené voir Prokofiev. Les premières minutes avaient été un ravissement absolu, si bien qu'au terme du premier

mouvement, alors que les instruments se préparaient à l'*allegro*, j'avais applaudi à tout rompre – quelques secondes seulement –, avant de réaliser que j'étais le seul à applaudir et qu'un homme au visage couvert de rides s'était retourné pour me livrer un regard empli d'indignation. Depuis, l'écoute d'un opéra me fait systématiquement l'effet de ce regard sénile plongé sur moi, mêlant la hauteur au dégoût. Ma mère a continué à fréquenter l'auditorium sans moi.

Je me demande maintenant si Jean-Hugues accompagne ma mère à ses concerts. Est-ce que « quelqu'un de bien » qui travaille « dans la vente » s'intéresse à la musique classique ?

Qu'est-ce qu'il aurait dit, le type du poster, à la sortie d'une représentation avec ma mère ? « Ambition, flexibilité, synergie : j'aime le classique. »

À côté de M. Koch, M. Diaz paraît un peu misérable. M. Koch se tient droit, les mains jointes, le regard vif derrière l'éclat brillant de ses verres, tandis que M. Diaz a l'air d'une grosse tortue : il est avachi sur la table, le dos courbé, le front calé contre son poing, comme si l'édifice de son corps manquait de s'effondrer. Sa léthargie patente commence à m'inquiéter : M. Diaz est censé assurer ma défense.

Je regrette maintenant de lui avoir si peu parlé auparavant. En attendant M. Goldman, nous aurions pu sortir quelques minutes et discuter autour d'un café ; j'aurais été sympathique avec lui, je l'aurais réconforté par un geste de fraternité solennel (une

main sur l'épaule, par exemple) ; mais maintenant, j'avais le sentiment que c'était trop tard, et que ça aurait fait *intéressé*. En même temps, je ne voyais pas trop ce que j'aurais pu lui dire pour soulager sa peine, à part constater avec lui l'ignominie de tout ce qui lui était arrivé ; je ne pensais même pas véritablement que la situation allait s'arranger pour lui ; et s'il envisageait peu ou prou de se faire sauter la cervelle, je n'aurais sans doute rien trouvé de mieux à répondre qu'un simple « D'accord ».

Au-dessus de la place vide de M. Goldman, l'horloge indique dix-sept heures quinze. Je peux calculer qu'avec le décalage horaire, il est environ sept heures trente aux îles Fidji. Probablement ma mère dort-elle encore. Peut-être que Jean-Hugues est déjà levé, et que pour ne pas la réveiller il est parti faire un footing dans les allées de la résidence. Ma mère a toujours été une lève-tôt (la satisfaction de pouvoir agir et penser alors que la moitié du monde autour d'elle est encore en sommeil), mais depuis la retraite, elle est bien décidée à *prendre le temps*. Toujours cette idée de vivre *bien*, de vivre *sainement*. Moi, je trouvais que cette idée de vie saine tournait un peu à l'obsession.

Dans vingt minutes, ma mère serait levée (on ne se déshabituait pas si vite d'une vie de matins âpres) ; Jean-Hugues serait revenu de son footing, il finirait de préparer le petit déjeuner – un repas constitué

uniquement de compote, de lait et d'agrumes – et présenterait à ma mère un visage radieux, un visage en paix.

La veille, j'ai consulté l'organigramme de l'entreprise afin d'associer un visage à chaque nom cité dans la convocation ; je sais bien qui est M. Lecoq par exemple, et j'ai déjà pu m'entretenir de nombreuses fois avec Mme Schneider, la psychologue ; en revanche, j'ai eu un doute sur M. Diaz : s'agissait-il de ce représentant syndical-ci, ou de celui-là ? ou encore de cet autre-là ? Je les confondais tous. Quant à M. Koch, je crois que j'avais besoin de vérifier sur l'organigramme à quoi il ressemblait *vraiment* – comme si, à partir d'un seul cliché, j'aurais pu percevoir son âme et deviner ses intentions. Pourtant, sa photo est restée muette entre mes doigts ; et maintenant qu'il se trouve devant moi, je réalise que son visage me demeure flou ; un visage dur, figé, qui ne laisse rien trahir.

En revanche, lorsque j'ai lu le nom de Charles Kolski sur la convocation, je n'ai pas eu besoin de consulter l'organigramme.

J'ai été recruté dans l'entreprise il y a deux ans. Charles Kolski est arrivé six mois après. On l'a aussitôt intégré à mon équipe, comme j'étais chef de projet. Très vite, il m'a invité à boire des verres. Il me rattrapait à la sortie des bureaux, à l'entrée de la bouche de métro, parfois même sur le quai. Il connaissait tel bar sympa où on pouvait boire, papoter,